

JAMES THURBER

MA  
CHIENNE  
DE VIE



WOMBAT





*Ma chienne de vie*



*Les Insensés n° 35*

DU MÊME AUTEUR  
Traductions françaises disponibles

*La Dernière Fleur*,  
Wombat (coll. «Les Iconoclastes»), 2018.

*Le Tigre qui voulait être roi*,  
Thierry Magnier, 2015.

*La Vie secrète de Walter Mitty*,  
Robert Laffont (coll. «Pavillons/poche»), 2009.

James Thurber

*Ma chienne de vie*

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Jeanne Guyon



Wombat

Titre original : *My Life and Hard Times* (1933).

La présente édition est publiée avec l'accord de Rosemary A. Thurber & The Barbara Hogenson Agency, Inc.

Tous droits réservés.

© Rosemary A. Thurber, 1933.

© Éditions Payot & Rivages, 2008, pour la traduction française.

© Nouvelles Éditions Wombat, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-37498-107-9

ISSN : 2261-8724

*Pour Mary A. Thurber*



## PRÉLUDE À UNE VIE

Selon Benvenuto Cellini, tout homme devrait avoir atteint au moins l'âge de quarante ans avant de s'essayer à une entreprise aussi noble que de coucher sur le papier l'histoire de sa vie. Il a ajouté que l'auteur d'une autobiographie se devait d'avoir excellé en quelque matière. De nos jours, nul quidam possédant une machine à écrire ne tient le moindre compte des préceptes surannés du vieux maître. Personnellement, je n'ai excellé en aucun domaine, si ce n'est une remarquable et – aux dires de plusieurs amis – inexplicable aptitude à atteindre des bouteilles de *ginger ale* vides avec des petits cailloux, à une distance de trente pas. Qui plus est, je n'ai pas encore quarante ans. Cependant la date fatidique se rapproche de moi à belle vitesse ; mes jambes commencent à ne plus vouloir

me porter, les objets se brouillent devant mes yeux et les visages de ces jeunes filles aux lèvres purpurines qui faisaient la joie de mes vingt ans ne sont plus que des rêves impalpables.

Quand j'atteindrai quarante ans, mes facultés se seront peut-être repliées telle la corolle des fleurs au crépuscule, me laissant incapable d'écrire mes mémoires en y mettant la dose idoine de sobre inexactitude, ou alors, étant venu à bout de la tâche, incapable d'aller les porter à mon éditeur. L'écrivain qui frôle l'âge mûr vit dans la terreur de ne plus trouver le chemin de sa maison d'édition et de se perdre dans des quartiers dont le nom commence par B, comme Bowery ou Battery, pour y disparaître corps et biens, à l'instar d'Ambrose Bierce. Parfois il est également en proie à une angoisse corollaire : tourner brusquement à un coin de rue et tomber sur lui-même en train de marcher d'un pas nonchalant dans la direction opposée. J'ai connu des auteurs rattrapés par cet âge périlleux et délicat, qui appelaient leur domicile depuis leur bureau ou leur bureau depuis leur domicile, demandaient à se parler d'une voix éteinte et, ayant fort heureusement découvert qu'ils étaient « sortis », s'effondraient haletants, mais soulagés. Ce phénomène est particulièrement

répandu chez les auteurs de textes légers, compris entre mille et deux mille mots.

L'idée que ces gens sont d'un naturel gai et insouciant est, curieusement, tout à fait erronée. En réalité, ils sont toujours sur le qui-vive et pleins d'appréhension. Ils ne s'assoient qu'*au bord* du fauteuil de la Littérature. Dans la maison de la Vie, ils ont l'impression d'avoir gardé leur manteau. Craignant de s'égarer dans la grande épopée du roman en deux tomes, ou même du roman en un seul tome, ils s'en tiennent à de brefs récits de leurs mésaventures, car ils n'avanceront que jusqu'au point où ils auront le sentiment de pouvoir faire demi-tour. Ce type d'écriture n'est en aucun cas une forme d'expression joyeuse mais la manifestation d'une agitation convulsive, à la fois cosmique et prosaïque. De tels auteurs ont, sans qu'on sache pourquoi, le génie de se fourrer dans des ennuis d'ordre mineur : ils se trompent d'appartement, boivent de la cire liquide en croyant que c'est du baume pour l'estomac, ils roulent en voiture sur les précieux parterres de tulipes de voisins sourcilieux ou donnent une grande claque dans le dos à un malfaiteur qu'ils ont pris pour un vieux copain de classe. Baptiser de tels êtres du nom d'«humoristes», un terme approximatif et fort laid, c'est

passer à côté de la nature de leur dilemme et du dilemme de leur nature. C'est la main moite de la mélancolie qui met en branle les petits rouages de leur imagination.

Ce genre d'écrivain va et vient fébrilement où qu'il se trouve, prêt à prendre ses jambes à son cou devant la chute d'un moule à tarte ou le soulèvement d'une jupe. Ses gestes ne sont que les pitoyables réflexes de l'inadapté, son repos n'est autre que l'inertie momentanée de l'homme en déroute. Il baisse les stores pour se prémunir du jour et se terre dans des recoins enfumés la nuit venue. Il fait de grandes déclarations sur les petites choses et se fait tout petit devant les grands sujets. Il est sourd aux grondements sinistres qui accompagnent la chute des dynasties dans des abîmes sans précédent, mais il perçoit nettement le bruissement caractéristique des lapins en train de s'ébattre dans les fourrés, sur une route de campagne la nuit, et un frisson le parcourt quand le supplément illustré d'un journal du dimanche arrive jusqu'à lui, porté par le vent, et s'enroule autour de ses genoux. Il dormira sur ses deux oreilles malgré l'éclatement du Commonwealth, alors qu'un bruit bizarre dans l'office à 3 heures du matin lui nouera l'estomac. Il ne craint pas les dangers de l'impé-

rialisme et n'en a guère conscience, en revanche il ne cesse de regarder derrière lui quand le soir tombe dans les rues, de peur d'être suivi par de petits bonshommes d'à peine cinquante centimètres, avec des yeux immenses et des moustaches, progressant en file indienne à pas feutrés.

Pour cet homme, il est difficile de se confronter à ce que Ford Madox Ford a défini, dans son livre de souvenirs, comme l'unique raison d'écrire ses mémoires, autrement dit : dépeindre son époque. L'époque de votre auteur de textes courts n'est pas celle de Walter Lippmann, ni celle de Stuart Chase, ni celle du professeur Einstein. C'est son époque à lui, un petit territoire délimité par les frontières de ses chagrins et de ses embarras, où ce qui arrive à son estomac ou au pont arrière de sa voiture, ainsi que le mouvement erratique de ses contacts avec six ou huit personnes et deux ou trois bâtiments, revêt une importance supérieure à ce qui se passe au niveau du pays, voire de l'univers. Il sait confusément que le pays ne vaut plus grand-chose ; il a lu quelque part que l'écorce terrestre se rétracte de façon inquiétante et que l'univers ne cesse de se refroidir, mais aucun des trois ne lui paraît, ni de près ni de loin, en aussi mauvais état que lui.

D'énormes avancées sont faites dans le domaine de l'astrométrie, des théories économiques et de la construction des bombardiers, mais généralement notre auteur ne le découvre qu'en tombant sur un vieux numéro de *Time* abandonné sur une aire de pique-nique ou dans la résidence secondaire d'un ami. Il a conscience que des milliards de dollars sont détournés chaque année par des banquiers et des politiciens et que des milliers de gens sont au chômage, mais de telles situations le perturbent dix fois moins que la conviction d'avoir perdu trois mois chez un psychanalyste idiot, ou le soupçon qu'un texte sur lequel il a sué deux longues journées a déjà été écrit par Robert Benchley en 1924, beaucoup mieux et sans doute beaucoup plus vite.

L'«époque» de cet auteur ne mérite donc guère que s'y attarde le lecteur soucieux de savoir ce qui se passait dans le monde du vivant de l'homme de plume en question, du temps de ce que l'on pourrait nommer par dérision «ses plus belles années». Tout ce que le lecteur découvrira, c'est ce qui est arrivé à l'auteur. Ce sera compensé, j'imagine, par le sentiment réconfortant d'avoir mené, par comparaison, une existence plutôt calme et sensée. Il est toutefois bien regrettable que même une vie

*Prélude à une vie*

rangée ne permette pas d'échapper à l'inévitable destin qui nous attend là-haut. Comme F. Hopkinson Smith – à qui l'on doit les fondations sur lesquelles repose la statue de la Liberté – le fit observer jadis, la grande vague finit toujours par nous happer.

J. T.  
*Sandy Book, Connecticut,*  
*25 septembre 1933*



